

Le flâneur de Mouchotte...

(Recueil de billets publiés par Samuel, résident à Mouchotte, dans le journal *Pasteur* durant la période 1998-2022. Contact : leflaneurdujournalpasteur@gmail.com)

L'autre jour que je traversais la gare Montparnasse, je me suis mis, comme d'habitude, à observer les voyageurs en retard...

Une gare n'est généralement pas un lieu de passage, sauf peut-être ici, à Montparnasse, où la végétation urbaine a fini par l'ensevelir, si bien que la gare est aujourd'hui incrustée dans la ville.

L'autre jour qu'il pleuvait et que je devais aller faire les courses chez *Inno*, je décidais de passer par les quais de la gare. La pluie n'était bien sûr que prétexte, ma véritable intention étant une nouvelle fois d'observer le départ des trains, voire mieux... les voyageurs en retard.

Méthode : choisir sur le panneau d'affichage un quai où le départ d'un train est imminent, aller se poster en tête dudit quai, observer les différents types de voyageurs en retard ainsi que leur attitude dans ce moment intense, pronostiquer leur chance de réussite. Oui, le spectacle rivalise avec ceux proposés une centaine de mètres plus loin dans les théâtres du quartier Gaîté.

Autant le train régional fait preuve d'une certaine « humanité » à l'égard des voyageurs en retard, les horaires de départ sont parfois un peu décalés, le contrôleur situé dans le dernier wagon signale par interphone au conducteur qu'il n'y a plus de voyageurs, les voyageurs peuvent encore monter alors que le train est en marche ; autant le TGV déroule un processus irréversible et sans état d'âme : le contrôleur s'enfourne dans le wagon dès le début de la sonnerie d'annonce du départ, les portes se ferment définitivement trente secondes plus tard, le train part... irrémédiablement, à l'heure prévue.

L'autre jour que j'étais posté en tête du quai du TGV partant pour Bordeaux j'ai essayé de pronostiquer le type de voyageur en retard qui allait surgir. La sonnerie a commencé à sonner, le contrôleur s'est éclipsé. Qui allait maintenant s'extraire de la marée humaine de la gare et se précipiter vers la dernière porte ? Le monsieur « juste-à-temps », cadre dynamique adepte du portable et dont le planning du jour a connu un gros grain de sable ? Le jeune couple baba-cool qui a sous-estimé le temps de préparation des bagages ? La famille Martin qui pour sa première traversée de la capitale s'est trompée de bus à la gare de Lyon ? Qui ? Existe-t-il d'ailleurs un profil type du *rateur* de train ? J'ai attendu... la porte s'est refermée. Là, j'ai éprouvé une certaine compassion à l'égard du malheureux élu car je savais que sa cause, que ses coups désespérés contre la porte, que ses appels enragés vers les contrôleurs, étaient perdus d'avance.

J'ai attendu... le train a démarré... puis est parti. Il n'y avait plus personne sur le quai. Si... moi, debout à observer le train. À force de regarder le train des autres, la vie des autres, j'avais fini par oublier la mienne.

L'autre jour, quelque part, c'est moi qui ai raté le train.

L'autre jour, j'ai pris mon courrier dans ma boîte aux lettres...

Un hall d'immeuble ressemble en tous points à un sas, par le fait qu'on laisse derrière nous l'espace public sans pour autant être complètement à la maison. Sur le côté, le bloc parallélépipédique des boîtes aux lettres pourrait nous rebuter mais c'est tout le contraire qui se

produit, car au milieu des enveloppes administratives et autres prospectus, on espère toujours que viendra s'immiscer une lettre manuscrite, une attention d'un proche qui n'aurait pas succombé aux sirènes du mail.

L'autre jour, au moment où je farfouillais du regard dans ma brassée de courrier à peine extraite, mon voisin est soudain arrivé pour s'adonner à la même corvée. Et lui de sortir sous mes yeux l'ensemble des journaux, enveloppes, magazines qui encombraient son petit caisson. Quelle surprise de voir des calligraphies aux couleurs vives, des cachets exotiques, des titres étrangers qui ne ressemblaient en rien à l'apparente froideur d'un homme que je croisais tous les jours ! Je réalisais que c'était presque impudique de ma part de poser mon regard sur ce qui allait constituer sa dégustation du soir. Il s'engouffra dans l'escalier en laissant la porte se refermer derrière lui. Me laissant seul dans le hall de l'immeuble, avec mes factures dans les mains.

L'autre jour, je suis passé chercher un colis chez la gardienne...

La loge des gardiens de nos immeubles, peut-on d'ailleurs encore les appeler des concierges ? est un lieu précieux où l'on vient chercher des services et de l'aide. Et il est loin le temps où les rares incursions chez eux se limitaient à passer récupérer un courrier recommandé ou un rare colis. Leur loge s'est maintenant transformée en un capharnaüm de paquets de toutes sortes, la faute probablement à notre nouvelle frénésie de commander tout « en ligne ». Et bien que l'appellation porte sur une numérisation de la société, le flux matériel bien réel passe désormais chez eux.

L'autre jour que je passais à la loge chercher un énième accessoire commandé en ligne, j'ai pu apercevoir l'achalandage ébouriffant de plis et colis qui attendaient preneurs dans leur local. On dit des notaires, des banquiers ou des curés que ce sont eux les mieux placés pour connaître la vie et l'intimité des gens, je crois que les concierges vont rentrer dans cette catégorie, à connaître nos goûts de chaussures et autres pulsions d'achats. Avec certitude de retrouver quelques jours plus tard, les emballages de la liste de nos envies... dans les poubelles qu'ils devront pousser vers la sortie.

L'autre jour que j'étais allongé dans le jardin Atlantique, j'ai aperçu un avion dans le ciel...

Dans la distance qui sépare Paris d'une ville tout à fait adaptée à l'espèce humaine, le jardin Atlantique a au moins franchi une étape : on peut s'allonger dans l'herbe sans restriction.

L'autre jour que j'étais allongé dans l'herbe, tout près des jets d'eau où s'amuse les enfants, les yeux noyés dans le ciel, j'ai soudain aperçu un avion traversant l'azur. Il semblait partir plein ouest. Au même instant est remontée de la gare la séquence triphonique de la SNCF, comme pour me rappeler que là, à quelques mètres sous mon dos, des hordes de voyageurs embarquaient dans des trains. Mais où allaient-ils donc ces voyageurs, d'en haut et d'en bas, aériens ou ferroviaires ? Ils avaient dû cocher leurs agendas, boucler leurs valises, défier les transports urbains, s'asseoir dans leurs sièges assignés. Et tout ça pour aller où ?

J'ai alors fermé les yeux. J'entendais plus encore le spasme des jets d'eau sur les plaques d'inox, va-et-vient en tout point comparable au clapotis de la mer sur le sable. Une légère brise me caressait le visage, était-ce ce fameux vent tourbillonnant que l'on suspecte la tour Montparnasse de créer ? Il n'en était pas moins agréable. Agréable également la pelouse sur

laquelle j'étais allongé, oui ce n'était que vingt centimètres de terreau posés sur un amas de béton et de ferraille... et alors ? La sensation était tout aussi confortable que celle d'une rabane posée sur le sable.

Une question me vint alors à l'esprit ? Qu'est-ce qui allait pousser mon corps cet été à défier l'aurore, braver les péages, investir la plage puisque là, en fermant les yeux, avec les cris des enfants, les spasmes de l'eau, la brise légère, j'y étais... à l'Atlantique.

L'autre jour, j'ai surpris l'accordeur du piano de la gare Montparnasse...

C'était au petit matin et je traversais la gare pour me rendre au métro. Comme je regardais machinalement en direction du piano pour voir si quelqu'un jouait à cette heure précoce, j'ai surpris l'accordeur de piano en pleine action. Il semblait concentré à sa tâche, une clé dans une main glissée à l'arrière du mécanisme, et l'autre posée sur le clavier. Il essayait probablement de faire au plus vite car le hall était encore dans un calme relatif, mais bientôt les tintinnabulations du lieu allaient progressivement reprendre place, entre le brouhaha des passagers, de leurs bagages roulants, et le chuintement voire le vrombissement des TGV tout proches.

Et d'ailleurs, me dis-je, cette opération était-elle pertinente ? Accorder un piano situé au milieu d'un tel vacarme et surtout mis entre les mains de musiciens aux talents pour le moins hétérogènes : les pianistes d'un jour revenu jouer la « Marche turque » apprise tout petit, les mélomanes amateurs à la recherche d'un public qu'ils n'ont pas dans leur salon, et les quelques vrais-pros dont le seul objet est d'éblouir la compagnie en surjouant leurs classiques.

Notre homme semblait faire fi de tout cela et rien ne semblait perturber sa minutie. Bien que plongé dans une cacophonie ferroviaire, l'accordeur trouvait sûrement légitime que si on attendait des trains qu'ils soient à l'heure, les notes de cet instrument devaient également se trouver... à leur exacte place.

L'autre jour que j'étais dans l'ascenseur avec mon voisin, j'ai bien cru qu'il allait se passer quelque chose...

Comme il arrive parfois, nous nous sommes retrouvés dans le hall d'entrée au niveau des boîtes à lettres, il a donc fallu convenir implicitement que nous ferions l'ascension ensemble. La courtoisie de laisser passer l'autre en premier, la fermeture de la porte, la mise en branle du mécanisme, tout jusque-là se passa pour le mieux. Mais une fois nos corps immobiles, le terrible instant de la passivité advint. Avec nos respirations respectives comme seules présences, nos regards comme seules libertés, progressivement dans les pieds puis sur le côté. Fallait-il briser la glace en invoquant la météo ? Ou les travaux en cours sur la façade nord de l'immeuble ? Tout raclement de gorge aurait pris à ce moment une tournure de cataclysme. L'instant semblait maintenant sans fin. Les chiffres d'évolution des étages étaient comme figés.

C'était insoutenable. Il fallait absolument qu'il se passe quelque chose. Crier aurait sans doute été libérateur. Mais libérateur de quoi ? Car finalement cet homme si près de moi ne m'en voulait probablement pas... c'était mon voisin, je ne savais presque rien de lui, mais là, présentement, nos corps étaient trop proches, nous avions franchi nos « sphères » de tolérance. Il fallait qu'il se passe quelque chose. Chanter, bouger, souffler, rien de tout ça ne se produisit. Non, soudain, après une durée que je ne peux estimer, la secousse de l'arrêt me sortit de ma

tétanie. La porte s'est ouverte. J'ai fait un pas en direction de mon palier. Nous nous sommes dit bonsoir.

L'autre jour que je passais dans la rue, j'ai observé la terre dans une tranchée...

À ceux qui pensent que la surface de notre quartier n'est que bitume, je dois faire ici objection. Je ne parle pas des fameux « espaces verts » qui ont d'ailleurs actuellement le vent en poupe, non, je parle de la véritable « terre » celle qu'il nous est parfois donné d'observer lors des travaux dans nos rues, lorsque des ouvriers décident de faire des saignées, des tranchées. Mettons de côté les tuyaux, les câbles et autres galeries enfouies en profondeur et ne regardons que la tranche, la tranche de terre qui nous est provisoirement offerte à la lumière du jour.

Et de se demander ce qu'elle a vécu depuis cent ans. Combien de couches de bitumes successives sont venues recouvrir cette terre meuble ? Combien de fois a-t-elle été brassée, retournée, transpercée ? Combien de jardins ont jadis existé et sont venus y puiser leurs substances nourricières ? Combien de lits déplacés au troisième étage des immeubles supérieurs pour s'affranchir des forces telluriques issues de cette même terre ? Combien de discussions trépignantes le soir au coin d'une rue ont contribué au tassement millimétrique au fil du temps ?

L'autre jour que j'observais les strates de cette terre sur le côté de la tranchée, j'ai soudain fait l'association avec les couches des écorces d'un arbre, chacune représentative d'une année, d'une époque. Là, sous nos pieds, comme l'idée que l'on peut peut-être trouver une partie de nous-même, de notre histoire collective. Pas une certitude, juste une idée... à creuser.

L'autre jour que je rentrais de vacances...

C'est un court instant où l'on surplombe Paris. L'autoroute du Soleil est déjà loin derrière nous, il y a eu les arrêts insipides dans les aires d'autoroute, puis la circulation s'est progressivement densifiée. Et au moment de basculer dans la dernière descente menant vers le périphérique, l'entière de la ville-capitale s'offre soudain à notre regard. Avec au loin la Dame de fer dressée vers le ciel, et surtout, au-devant, le monolithe sombre planté dans la ville : la tour Montparnasse. Là-bas, quelque part au pied de cette tour, il y a mon quartier, ma maison. Et de si loin, il semble toujours paradoxal de savoir que c'est à cet endroit que j'ai élu domicile.

Quel rapport en effet pouvoir faire entre cette zone urbaine que j'observe d'ici, surplombée d'un halo d'air violacé, et le quartier que je connais, avec son caractère, son rythme, sa part d'espaces verts et de tranquillité. Est-ce donc là que je respire et dors durant la plupart de l'année ? Et mes amis, voisins et proches ont-ils eux aussi fait le même choix ?

Alors que mes pensées divaguaient, un rappel vif s'immisça dans mon esprit : l'invitation d'un ami-voisin à un apéritif le prochain week-end. Je décrétais alors l'événement comme prioritaire, avec devoir impérieux de considérer la chose exclusivement... depuis le plancher des vaches.

L'autre jour, la boulangère m'a une nouvelle fois répondu « et avec ceci ? »...

À cet instant précis où je m'appliquais à sortir promptement l'appoint de mon porte-monnaie, au moment-même où je percevais déjà dans mon dos la courtoise pression de la cliente qui

suivait, alors que mes deux baguettes quotidiennes (sauf le samedi où j'en prends trois) étaient déjà posées à côté de la caisse, la boulangère a donc encore prononcé la suppliciale requête : « et avec ceci ? ». Comme si mon arrivée vers 18h43 ne correspondait pas à ma tranche horaire habituelle, comme si après sept ans de fidélité assidue à cette commerçante respectable j'avais soudain décidé de ne plus prendre deux baguettes simples mais une baguette aux céréales ou trois pains complets ou je ne sais trop quel pain bio, comme si je n'avais pas suffisamment eu d'aléas durant cette journée pour devoir une nouvelle fois composer une réponse « élaborée » pour mon interlocuteur.

J'avais depuis longtemps cherché les raisons de cette psalmodie enfarinée : s'agissait-il d'un tic verbal ? D'une incitation commerciale ? Car disons-le tout court, quelle probabilité qu'un immarcescible client se sente soudain pousser des envies de pains exotiques ou se laisse déborder par des pulsions gourmandes ? Non, il fallait sûrement chercher les racines de cette réplique quasi pavlovienne dans une envie de ne pas voir se terminer abruptement une conversation avec un être respecté.

L'autre jour, alors que ma boulangère préférée me regardait dans les yeux après sa quotidienne question, j'ai répondu sans broncher : « et avec un ceci un mille-feuille, deux chouquettes et un coca zéro, bien frais ». Elle en est restée... sans voix.

L'autre jour, j'ai observé les nouvelles couleurs de la tour Montparnasse...

Vous vous souvenez sans doute de l'effet qu'avait produit la mise en route du projecteur tournant en haut de la tour Eiffel... Nous avons alors comparé cette lumière à un phare fournissant un repère aux logis parisiens plongés dans l'ombre.

Lorsqu'ont commencé les travaux de rénovation de la tour Montparnasse, il y a près de quatre ans, je n'avais pas imaginé une seconde que son éclairage rouge, stable, comparable à un néon des années 70, puisse être remis en question.

J'ai donc été extrêmement surpris d'apercevoir, il y a maintenant plus d'un an le dolmen de notre quartier habillé de lumière bleu turquoise, tout en longueur. D'abord perturbé par cette couleur, aux nuances à peine ondulantes, je finis par m'habituer : l'architecte avait voulu apporter une touche de pureté et de stabilité dans le décor nocturne parisien. Le phare avait trouvé sa mer, en quelque sorte.

Mais voilà que l'autre jour, j'ai observé les nouvelles couleurs de la tour Montparnasse. Elle avait changé de tenue. À son habit bleu turquoise, elle a préféré le violet puis le blanc. Le paisible ondolement bleu si attirant avait disparu, laissant place à des effets tournoyants de bleu, de blanc, de rouge... J'ai maintenant l'impression que le chef explore chaque soir de nouvelles possibilités, qu'il cherche à nous séduire avec son « plat du jour ». Et donc moi de regretter un peu plus chaque soir le long tube à essais bleu marine... Le mieux est souvent l'ennemi du bien.

L'autre jour, au magasin, j'ai hésité à passer à la caisse automatique...

C'était un soir en semaine et je venais juste pour acheter quelques articles. Par chance, le magasin était quasiment vide. Très en aval de la zone des caisses, mon pas s'orientait naturellement vers les caisses automatiques, engins sur lesquels j'ai maintenant acquis une certaine dextérité. Pourtant, au moment de l'approche finale, un personnage apparaît dans mon champ visuel : une caissière, seule derrière sa caisse, sans aucun client.

D'emblée, mon processus interne de décision se trouve mis à l'épreuve : passer à la caisse automatique c'est ignorer cette personne, c'est ne pas lui dire bonsoir, c'est renforcer sa conviction que tôt ou tard elle sera complètement inutile...

Puis une image surgit du fond de ma mémoire : je rentre sur Paris le soir par l'autoroute et j'arrive au dernier péage. Deux types de sigles géants au-dessus des passages : une grande série de cartes bancaires orange et un seul petit bonhomme vert, et la même question lancinante : que puis-je changer à cet inexorable remplacement de l'homme par la machine ?

Ça y est, j'ai choisi. Je m'approche, fébrile. Elle a son regard prostré vers ses mains. Bizarrement, mon « bonsoir » la fait sursauter, je découvre par là-même qu'elle consultait son smartphone. Elle m'expédie, puis retourne à son occupation. Au même moment, un client derrière moi arrive devant la caisse automatique, une voix suave émerge alors de l'appareil « bonjour, bienvenue, veuillez passer votre premier article. »

L'autre jour, j'ai fait le tour de la place de Catalogne...

On nous explique que la mobilité urbaine ne doit pas être l'apanage exclusif de la voiture. Et nous nous en réjouissons. Toutefois, les derniers remembrements effectués par la municipalité s'avèrent avoir été faits bien au-delà de la demi-mesure : pose de larges bandes couleur jaune criard sur la chaussée afin de délimiter des couloirs pour les vélos, mise en place de blocs de bétons massifs à certains carrefours, ou encore étalement de monticules de bitume devant les arrêts de bus. L'architecte en charge de l'opération semble plus avoir obtenu ses galons dans la prévention routière plutôt qu'auprès du baron Haussmann.

Un des laboratoires de ce gymkhana urbain est probablement la place de Catalogne. La trajectoire déjà périlleuse de ce sens giratoire se voit maintenant complétée de deux anneaux de circulation pour les vélos, d'un passage signalé pour les bus et de plusieurs plots jaunes et de blocs de béton.

L'autre jour que je finissais de faire le tour de la place de Catalogne, je m'estimais bien heureux d'avoir pu faire la révolution complète sans tracas. Il faut peut-être préciser que je venais de faire ce tour... en tant que piéton.

L'autre jour, j'ai imaginé que je prêtais mon appartement à mon voisin...

Ce n'est souvent que lorsque les choses adviennent que l'on se rend compte combien on était dans l'erreur précédemment. À l'exemple de nos chères voitures que l'on croyait utiliser au mieux mais qui ne roulaient en fait que quelques pourcents de leur temps, ou de nos logis qui restent de nombreux jours de l'année en complet sommeil. L'autre jour que je croisais dans la rue un couple d'Américains cherchant l'adresse de l'appartement privé loué par internet, je me suis dit qu'on aurait pu y penser bien avant, non pas à louer notre chez soi dans une vision essentiellement lucrative, mais surtout de le mettre à disposition d'autrui selon le principe d'échanges réciproques. Le jour de notre départ, on laisserait la clé au gardien avec quelques instructions « bien arroser les plantes ... vous pouvez goûter le miel de châtaigner, etc. ». L'agenda laissé par tous à l'avance permettrait ainsi de loger sans problème un ami ou de la famille de passage dans un des appartements avoisinants. Cela exigerait probablement un peu de méthode, voire de faire quelques pas vers un minimalisme à la Saint-François d'Assise, pour que nos intérieurs soient simples et faiblement personnalisés.

À bien y réfléchir, je n'aurais qu'une seule exigence ferme dans ce jeu de nomadisme et d'échanges : que personne ne s'amuse à dérégler mon radioréveil !

L'autre jour, au métro Pasteur, j'ai pu lire le temps que j'aurai à attendre...

Il y a encore quelques semaines, les deux lignes de métro passant par la station Pasteur se distinguaient sur un point important : seuls les quais de la ligne 12 étaient équipés d'afficheurs indiquant le temps d'attente avant l'arrivée de la prochaine rame.

La ligne 6 restait une ligne « à l'ancienne » et ne proposait pas une telle information. Quand on arrivait sur le quai, en particulier lorsque que c'était tard le soir, on était livré à notre propre sort pour évaluer notre temps d'attente. Il fallait faire des supputations, comme celle consistant à compter le nombre de voyageurs déjà sur le quai ; ou mieux encore, en mettant nos sens en alerte : en détectant quel bruissement lointain se distinguait suffisamment du brouhaha parisien, en se penchant juste assez pour scruter les deux petites lueurs jaunes de la rame au loin, en jugeant sur sa joue l'intensité de la brise provenant du tunnel d'arrivée. Quand l'angoisse prenait le dessus, on aurait aimé descendre sur les rails et, tel un indien, poser son oreille sur un rail pour sonder les vibrations annonciatrices. Sur la ligne 12, rien de tout ça : un seul regard permet de connaître l'espace de temps qui nous est imparti, et l'on plonge soit dans un livre soit dans une pensée pour n'en sortir qu'à l'arrivée de la rame.

L'autre jour que j'arrivais sur le quai de la ligne 6, j'ai constaté que les panneaux d'indication de temps avaient été mis en place. Je me suis dit que c'était plus confortable ainsi mais que, quelque part, j'y avais perdu une part d'aventure.

L'autre jour que je regardais la tour Eiffel, j'ai pensé à la mer...

Il faut être franc, au début, quand fut installée en haut de la tour Eiffel la lumière tournante, on n'avait pas fait le rapprochement. Ce n'est que plus tard, peut-être pour l'avoir observée de très loin, que s'est faite l'association avec un phare de bord de mer. Maintenant, ce phare de la tour Eiffel, il fait partie du décor. Et lorsqu'on marche le soir, il vient souvent nous caresser le regard, nous attirer l'attention. Un peu paradoxal pour nous parisiens, saturés de foule et de repères, à l'opposé d'une petite embarcation au milieu de la tempête pour qui cette lumière représente le lien à la vie.

L'autre jour que je regardais le phare de la tour Eiffel, et que j'essayais de m'imaginer marin esseulé sur les flots par un soir de grand vent, il s'est soudain produit un événement : la myriade de petites lampes installées de haut en bas de la tour Eiffel se sont mises à scintiller, à frétiler. On a beau le savoir, c'est chaque fois surprenant. Je me suis rappelé que ce scintillement était programmé à heures précises, mais lesquelles ? J'avais oublié. Mais je réalisais ainsi que ce scintillement pouvait nous aider à savoir l'heure du moment. Non contente d'être le phare de Paris, la Grande Dame voudrait donc en être aussi... le clocher.

L'autre jour, mon voisin s'est enfin décidé à me dire bonjour...

Cela remonte au tout début, le jour exact de mon arrivée dans l'appartement. J'avais croisé cet homme dans le hall d'entrée alors que je poussais les cartons dans l'ascenseur. Et naturellement,

je lui avais dit bonjour et là... pas de réponse. Une fois passés les affres de l’emménagement, j’étais revenu à la charge à plusieurs reprises : lors de chaque rencontre furtive je m’appliquais à le regarder en souriant en lui disant un franc « bonjour », mais aucune réplique ne vint en écho. Alors que je pensais qu’à la longue il allait « craquer » un jour, c’est finalement chez moi que le doute s’est installé. À bien y réfléchir, pourquoi fallait-il attendre de mon voisin un bonjour ? En suivant cette convention, je me rapprochais peut-être plus de l’hypocrisie que de la courtoisie. Nos vies parisiennes respectives étaient forcément si remplies qu’il était illusoire d’envisager de se connaître vraiment, alors pourquoi se dire bonjour si ce n’est par politesse mesquine. Être voisin c’était d’abord ne pas se perturber mutuellement, et accessoirement se demander un jour un tire-bouchon ou une salière.

Je finis par envisager mon voisin comme quelqu’un de pragmatique, d’efficace. C’était peut-être quelqu’un d’une grande sincérité qui avait su développer de « vraies » relations avec ses proches. Mes « bonjour » finirent donc par... s’espacer.

L’autre jour qu’il pleuvait et que je rentrais en courant dans le hall, la porte de l’ascenseur s’est ouverte sur mon voisin qui s’est fendu d’un souriant... « bonjour ». Là, tout s’est bousculé dans ma tête : avait-il mûri sur notre relation ? Était-il lunatique ? Bien sûr, je lui ai répondu « bonjour » mais, dans l’affolement, je ne me souviens pas avoir eu un ton sincère. Comment va-t-il le prendre ?

L’autre jour que j’étais à la Fnac, j’ai rencontré une ancienne connaissance...

Accordons à Paris la capacité de nous proposer à quelques encablures de notre domicile des lieux qui nous procurent le plus grand anonymat, la Fnac en fait partie. Là, picorant dans un parterre de livres ou coincé sous un casque, l’apnée sociale semble totale.

L’autre jour que j’étais à la Fnac, affublé d’un casque m’immergeant dans une quelconque « musique du monde », j’ai soudain vu apparaître dans mon champ de vision un visage que je reconnaissais. À peine le temps de retirer le casque, mon interlocutrice avait déjà lâché un « bonjour, comment vas-tu ? ». Mais pour moi, blanc total. Oui, je reconnaissais ce visage mais je ne réussissais pas à mettre un nom dessus et encore moins un lien : ancienne voisine ? famille ? école ? autre ? Mon esprit, toute affaire cessante, explorait dans tous les sens la correspondance entre ce visage et mon histoire. Pendant ce temps, j’avais instinctivement affiché un sourire béat, porté ma main vers la sienne. Il fallut aussi se résoudre à lâcher un « bonjour, et toi ? » puis amorcer une discussion incertaine puisque je ne savais toujours pas à qui j’avais affaire.

Bien sûr, au bout du bout, la petite lampe s’alluma, la connexion se fit. Mais il fallait déjà se dire au revoir, se promettre qu’on se recontacterait, qu’on appellerait aussi untel pour se voir à plusieurs. Hypothèse improbable. D’autant que dans mes mains d’autres « musiques du monde » circulaient déjà et dans les étagères toutes proches d’autres noms, d’autres connaissances viendraient bientôt encombrer mon esprit.

L’autre jour que j’étais à la bibliothèque, j’ai bien cru que je n’arriverai pas à choisir de livre...

Et ce n’était pas la première fois. Au départ, il y a souvent une amertume sur les derniers livres empruntés, qui n’ont pas survécu à leur dixième page, et puis toujours lancinante, cette

angoisse de savoir qu'il est probablement là, quelque part, ce récit inconnu, cet auteur masqué, qui conviendrait tellement à m'aérer, m'emporter, m'émerveiller. Mais où ? Ce ne sont pas ces fonctionnaires calés derrière leur terminal informatique qui peuvent m'éclairer, leurs mines blasées et affadies ne correspondent pas à ce que j'attends d'un livre ; peut-être dans le classeur « dernières acquisitions » ? Mais la plupart des bons ouvrages sont probablement déjà réservés ; et puis je ne veux pas tomber dans le piège de l'immédiateté. Non, il faut partir à la pêche, traverser les allées, lorgner les reliures, jauger quelques phrases sans entamer l'intrigue, ne pas oublier que les ouvrages qui sont au niveau des pieds ne doivent cette place qu'à un jeu de hasard alphabétique et que par conséquent ils méritent autant d'attention que ceux à hauteur des yeux. Cet illustre inconnu coincé entre Maupassant et Mauriac vaut-il le détour ? Y-a-t-il plus de nouvellistes contemporains vers les A ou vers les Z ? Suis-je prêt à m'embarquer dans la vie quotidienne aux États-Unis dans les années 60 ?

Une situation beaucoup plus floue qu'à la librairie, où là c'est souvent le porte-monnaie qui tranche : les oubliés n'auront pas survécu à une liste de critères établis ; quant aux heureux élus, ils se devront d'être lus. Ici, à la bibliothèque, c'est différent, la liberté du choix et du nombre me laissent gourds.

L'autre jour, j'ai bien cru que je n'y arriverai pas. Le vagabondage parmi les rayonnages, l'auscultation de certains titres, la lecture hâtive de quatrièmes de couverture, rien n'entraîna de déclic. En désespoir de cause, j'ai décidé de jeter mon dévolu sur le chariot des « retours », ces piles en attente de rangement en tête des rayonnages. « Si certains les ont choisis puis lus, ces livres, c'est bien qu'ils valent quelque chose ! ». J'y ai donc pris deux livres.

Juste le temps de me rendre compte que, quoiqu'il adviendrait, dans quinze jours, ils y seraient à nouveau... sur le chariot des retours.

L'autre jour, j'ai visité l'appartement de mon voisin...

Tout est parti d'une histoire de stores, que nous avions du même modèle. Il s'agissait dans un premier temps d'un échange d'informations pratiques, qui se faisait au hasard de nos rencontres aléatoires dans la zone des boîtes aux lettres. Je sentais chez lui une certaine pudeur à me parler de son « intérieur ». De fait, je n'osais pas trop franchir cette ligne de délicatesse qu'il avait avancée, et qui réduisait chacun de nos échanges à quelques minutes.

Le déclic eut lieu bizarrement, quand j'ai évoqué ma difficulté à trouver une solution pour le système d'aération associé au store principal ; j'ai alors senti que l'huître s'ouvrait, mieux encore : quinze minutes plus tard c'était la porte de son appartement qui s'ouvrait tout entière. L'endroit était d'un chic hors du commun, mon voisin avait sollicité un architecte d'intérieur et avait fait travailler des artisans d'exception. Chaque ton, chaque agencement, chaque nervure étaient réalisés à dessein. Et c'est un tout autre homme qui était maintenant en face de moi, insistant sur la raison de chaque chose à chaque endroit.

Au moment où il posait le deuxième album photo sur mes genoux, je réalisais qu'à quelques encablures de mon appartement « normal » vivait un être dont la sensibilité architecturale et le goût des belles choses était hors du commun. En dix ans de voisinage courtois je n'en avais pas détecté le moindre indice.

Alors que je franchissais dans l'autre sens le seuil de sa « maison », en le remerciant chaleureusement pour son accueil, il a tenu à me mettre un petit carton meringue à caractères gaufrés : sa carte de visite.

L'autre jour, j'ai vu le facteur vider la boîte aux lettres...

Elles sont posées sur le meuble d'entrée. Elles ont été confectionnées la veille sur le bureau. Certaines n'ont pas été faites de gaieté de cœur, il a fallu parfois glisser un chèque à l'intérieur. Mais qu'importe, le charme du rite millénaire a encore pris le dessus : la fermeture du pli, l'écriture de l'adresse et la pose du timbre m'ont un peu envoûté. Et ce sera noble mission que d'aller porter demain ces enveloppes dans la boîte aux lettres jaune. Ce sera aussi un petit plaisir quasi-écologique à trier le paquet pour la fente de gauche « Paris-Banlieue » et celui pour la droite « Province-Étranger ». Je serai même prêt à aller plus loin : suivre son courrier jusqu'à son destinataire, se blottir dans le train postal nocturne, finir dans la sacoche du facteur...

Oui, demain, dans le tohu-bohu de l'agitation matinale, prendre les lettres sur le meuble de l'entrée sera pour moi un peu salutaire, une occasion de snober le tout-numérique.

L'autre jour que j'étais dans la rue, j'ai vu un postier s'approcher de la boîte aux lettres pour venir récolter le courrier. À ma grande surprise, il a ouvert la porte, pris les deux paquets en les vidant dans le même grand sac en toile de jute, toutes les lettres « Paris-Banlieue » mélangées avec celles de « Province-Étranger » ! Ce jour-là, un mythe s'est effondré pour moi. Peut-être les machines lisant automatiquement les adresses ne tirent-elles aucun avantage du pré-tri fait par les usagers ? Peut-être La Poste ne souhaitant pas casser un mythe a tenu à garder les deux libellés sur les boîtes ? Je dois savoir. Je vais leur envoyer un mail.

L'autre jour, au marché, j'ai demandé de ne pas couper le vert du poireau...

Tout s'était bien passé jusqu'alors. J'avais pris ma place dans la file d'attente de ce maraîcher bien prisé de notre marché de quartier, j'avais regardé avec délectation les clients précédents se faire servir une botte de radis, un kilo de carottes ou une poignée de mâche, j'avais des yeux enviés cette famille de maraîchers, en semaine au soleil avec les mains dans la terre et le samedi ici pour venir vendre le fruit, ou plutôt les légumes, de leur travail. Et puis ce fut mon tour.

Au fur et à mesure que j'égrenais ma commande, l'homme qui me faisait face agissait avec dextérité, avait des déplacements latéraux courts, avec des gestes appropriés à chaque géométrie des légumes et à chaque recoin de son étalage. Lorsque j'ai demandé deux poireaux, il exécuta un demi-tour sur lui-même, allongea son bras puis mit les deux poireaux en pesée sur la caisse. Il enchaîna avec un « je coupe le vert ? ». J'avais déjà observé cette pratique qui consistait à saisir violemment ce légume contre le rebord de l'étalage et avec un couteau à la lame large et brillante décapiter sa chevelure verte. Mettre immédiatement au rebus ce que je m'apprêtais à payer ? Me priver de sa partie la plus verdoyante au profit d'un restant fade et d'une blancheur synthétique ? Ça non jamais ! J'ordonnais alors qu'on me donne l'entièreté de la marchandise, l'enfilais dans mon cabas et pris sur le champ la poudre d'escampette.

L'autre jour que je sortais de la pharmacie, j'ai rencontré un ami...

Après le machinal « bonjour-bonjour » il a enchaîné sur le presque aussi machinal « comment ça va ? » et là, bizarrement, j'ai pris la question au pied de la lettre : comment allais-je ce jour-là ? Et comme tout n'allait pas exactement rond, non pas que la situation soit catastrophique mais disons que le ciel n'était pas vraiment bleu, voilà donc que je commence à réfléchir à ce que j'allais lui répondre. D'ailleurs fallait-il prendre la question plutôt comme « es-tu en bonne

santé ? » ou plutôt comme « es-tu heureux ? ». Pour la santé, ma présence même dans cette pharmacie n'était pas de très bon augure (attribuons au passage la croix du mérite aux pharmaciens qui ne conversent qu'avec des gens dont la santé vacille). Et pour le bonheur ? Etais-je heureux ce jour-là, malgré mes petits soucis ? Et si je considérais que la réponse était non, devais-je en faire part à mon ami ? Ne dit-on pas que le bonheur est communicatif ? Lui faire part de mes soucis c'était peut-être porter atteinte à sa quiétude, à son bonheur. Je le voyais déjà rentrer chez lui tout préoccupé par le fait que son ami, moi, avait des problèmes. Il valait peut-être mieux lui dire que tout allait bien, cela ne ferait que conforter son bonheur. Je lui ai répondu un franc « ça va » puis j'ai continué « et toi ? ». Lui aussi m'a dit qu'il allait bien. J'étais content de le savoir heureux.

L'autre jour, j'ai vu une affiche déconcertante de la Mairie de Paris...

Le geste écologique est plutôt tendance. Et la Mairie de Paris n'est pas la dernière à nous le rappeler. L'autre jour que je me promenais dans la rue, je suis tombé nez à nez avec une affiche où l'on voit une main en train de lâcher un morceau de papier dans une poubelle. Première surprise, c'est le déchet qui s'exprime : une bulle d'expression lui fait dire « je suis un déchet, je mérite la poubelle ». Je trouve un peu étrange de personnifier le déchet, de plus pour lui faire dire qu'il mérite la poubelle ! Second point qui me déconcerte sur l'image, c'est l'aspect du déchet, je n'arrive pas à l'identifier au point d'approcher mon visage de l'affiche. Est-ce un morceau de fruit avarié ? Ou un morceau de gâteau ? Ou tout simplement un dessin bizarre imprimé sur un papier propre ? À force d'approcher mes yeux, je me rends compte que j'aurais souhaité un déchet plus simple... plus propre. Peut-être qu'à trop vouloir être écologique j'ai fini par ne plus supporter la vision d'un déchet ?

L'autre jour, j'ai décidé de poser le stylo...

Que se passe-t-il dans la tête des autres ? La lumière du couchant du dimanche soir leur semble-t-elle également différente de celle des autres jours ? Ce petit détail cocasse et dérisoire vécu à la pharmacie suscite-t-il aussi une petite délectation intérieure chez l'individu situé juste devant moi ? D'ailleurs cette personne est-elle ou pas mon prochain ? Et dans ce cas serait-il bon de lui adresser la parole ? Cette pensée fugace qui traverse mon esprit a-t-elle déjà été développée par Spinoza ? Ou Auguste Comte ? Ou Stromae ?

L'autre jour, j'ai décidé de poser mon stylo de flâneur. Ou alors est-il plus convenable d'écrire que j'ai posé « le » stylo au lieu de « mon » stylo ? Moins prétentieux, mais au risque de s'éloigner de ce que pourrait penser l'autre, s'il était à ma place...